

poésie est celle du maître Sébastien Charles Leconte. A ce propos, il eût été intéressant de faire halte ici, sous les hautes frondaisons luxuriantes de la *Vie immobile*; mais la place nous manque et, pour cette fois, notre chronique aura été presque exclusivement consacrée au Vulgarisme opportuniste. Vulgariste, au fait, tout le monde en Grèce l'est ou prétend l'être; en poésie tout au moins, nous l'avons dit; mais il en est de cette affirmation comme du républicanisme des Portugais : « Nous sommes républicains, mais la République est impossible à Lisbonne. » L'acte de foi une fois prononcé, les restrictions interviennent. « Le démotique, c'est bon pour les vers, en prose pour le conte, et encore ça dépend du genre. » La langue est un flot qui coule; ne creusons pas le fond pour accélérer le courant, mais gardons-nous des digues trop hautes. Vienne la crue, tout se rompt. La Grèce d'aujourd'hui n'a d'autre devoir que de régulariser une poussée qui s'annonce féconde. Une fois que le Nil aura regagné son lit, il croîtra des moissons plein les champs.

MEMENTO. — Aux *Panathénées* se poursuit le beau roman de Xénopoulos, où s'évoque, sœur de la Stella Violanti, d'*Amour crucifié* une lumineuse et quelque peu byzantine figure de femme. Lu également, à travers les mêmes feuillets, des proses de Voutyras, de Papantoniou, de Nirvânas, de Pappadiamandis. Au *Noumas* des proses de Vlakhoyannis, de Théotokis, de Spilios Passayanis, de M^{me} Irène Dendrinis, des vers d'Hermonas et de Malakasis, un drame de Frangoudis : *Netzibé*, dont la scène s'éploie en 1821, sous Ali-Pacha, à Yannina. Le dernier numéro d'*Akritas* réédite quelques pièces, les meilleures, de Jules Typaldos, le suave poète de *La Fuite*, de *La Folle*, des *Deux Fleurs*, et publie des renseignements fort intéressants sur l'historien corfiote André Moustoxydis. Au théâtre, la *Catolchi* de G. Vôkos, épisode historique de l'époque du roi Othon, réalise, malgré le reproche que lui font les démotistes radicaux d'être écrit en puriste boiteux, un succès de verve et de franche allure.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

VARIÉTÉS

Offenbach. — Lettre inédite de Hugues Rebell sur Louis Ménard.

Offenbach. — L'opérette, en jupe courte demi-deuil, célèbre cette année, avec plus de componction que de coutume, un douloureux anniversaire. Il y a un quart de siècle, en effet, que le père de cette guillerette personne ayant rendu à Dieu son âme batifoleuse (5 octobre 1880) l'orpheline — ohé! ohé! — se mit à courir le monde, toute seule, riant d'un rire raccrocheur et montrant ses mollets avec application.

Les temps sont révolus et la demoiselle retroussée court toujours.

Elle s'efforce encore de pouffer au nez des passants et de les intéresser à ses dessous, mais les frôleurs de grands chemins se détour-

ment pudiquement de cette séductrice en cheveux gris, pour se réfugier, vertueux, au music-hall où les rires sont plus faciles et les jupes plus courtes encore. Ceci a tué cela.

Jacques Offenbach, insuffisamment nettoyé de sa sentimentalité ethnique, ne pouvait prévoir l'inconstance de ses neveux français. Ce Violoncelliste gaudrioleur, patriarche avisé, dota sa fille de vertus à l'épreuve du temps; il la para de dons éternels et d'avantages incorruptibles; il la voulut joyeuse, pour ce que rire est le propre du Boulevardier; il la souhaita libertine, pour une raison symétrique; il l'exigea grossière pensant lui assurer ainsi un élément certain d'éternité. Le calcul était d'un bon père. En laissant à l'univers la formule d'un tel art, Offenbach se croyait en droit de murmurer un *Exegi monumentum*. Il le fit, et fit mal.

Le Rire, la Trivialité, la Grivoiserie constituent des garanties de pérennité, d'accord; mais en qualité d'entités non autrement; leurs manifestations, variables à l'infini, se transforment aussi vite que les modes. La beauté nue est éternelle; la grâce vêtue est ondoyante et diverse, et la crinoline sut exciter le désir avant l'hilarité. De même les pôles du Rire se déplacent rapidement au cours des siècles. Les facéties qui congestionnèrent nos grands-parents ne font plus tressaillir un muscle de nos visages et les plus savoureuses plaisanteries des Jocrisses de l'Humour assermentés en 1905 sembleront funèbres à nos petits-fils. Depuis bon nombre d'années, déjà, les saillies du roi-barbu-qui-s'avance paraissent réfrigérantes et l'habit « craqué dans le dos » ne soulève plus sur son passage que des commisérations un peu ironiques. Chaque époque apporte sa conception personnelle du ridicule: l'Homme qui a fait rire le Schah n'y fût point parvenu en lui lisant *Orphée aux Enfers*.

Pour la Grivoiserie, moins esclave des contingences, on ne supposait pas lui pouvoir jamais imputer la décrépitude du répertoire gai de 1860.

Certes, elle a mieux résisté aux assauts du temps, la paillardise s'avérant plus humaine encore que le rire; cependant, elle non plus, les années ne l'ont pas intégralement respectée. Le goût des variations gaillardes ne meurt pas, mais ces variations se fanochent vite. Certains madrigaux qui chatouillèrent les bas blancs haut-bottés des lorettes ne sauraient caresser avec succès les jambes en chaussettes roses d'une élève de Curnonsky. La curiosité sexuelle se déplace au cours des âges, elle monte et descend en joyeuses gammes sur le clavier blanc de la nudité féminine: Offenbach n'ayant pas choisi le même ton que nous, il nous est impossible de jouer à quatre mains avec ce youpin périmé.

Trompée par le Rire, trahie par la Grivoiserie, la fille du *maëstrino* parut avoir trouvé le secret de l'immortalité dans la Trivialité sym-

pathique de ses flonflons. Elle cria, joviale, des refrains tutoyeurs en battant la mesure sur le ventre de l'auditeur avec une cordialité débraillée parfois suffisante à déclancher le sourire. Orchestrer sauvagement n'est pas toujours une preuve d'ignorance. La recherche du Vulgaire se manifeste si évidente chez Offenbach que toute critique s'arrête devant ses partitions volontairement poissardes. La bonne humeur des cuivres lâchés par ce Parisien de Cologne et l'entrain voyou de ses *deux-quatre* lui vaudra l'indulgence des plus rétifs musicographes. Car si les plaisanteries et les grivoiseries de l'opérette en crinoline sont mortes, ses quadrilles survivants remuent encore des jambes falotes. Si j'osais employer le rébarbatif vocabulaire cher à l'ami Jean d'Udine, je constateraï, négligemment, que les images du type moteur évoquées par la Musique persistent après la disparition des images sensuelles et intellectuelles jadis concomitantes dans l'esprit de l'auditeur.

Il a la vie dure, le cancan d'Offenbach ! Il fait encore école au café-concert, il hante l'imagination des revuistes les moins suspects de tendresse pour un genre qu'ils ont brutalement détrôné. Ces tombeurs de l'Opérette ont pu discréditer sa gaîté nigaude et démoder sa sensualité spéciale, mais non se débarrasser des rythmes obsédants et de la trépidation hystérique de sa musiquette. O le châtiment auguste et d'allure congrûment eschylienne que subissent ainsi les meurtriers de la *Belle Hélène* poursuivis sans relâche par des Erynies gambillantes, en pantalons de débardeuses !

Hélas ! les revuistes ne sont pas les seules victimes du trombone rancunier et du piston vindicatif d'Offenbach ! Le monde entier subit leur lente vengeance, car la musique de ces bouffonneries possède à un degré éminent les qualités didactiques propres à l'éducation des foules. Le chantre épileptique des *Brigands* et de *Barbe-Bleue* a courbé l'esprit français sous un servage d'une implacabilité que, seuls, les Allemands ont connue au temps où sévissait le dictateur qui partageait la couche de Cosima, et de quelques autres. Nous avons subi notre wagnérisme, nous aussi, rigoleur, mais non moins violent que l'héroïque intoxication de nos voisins d'outre-Vosges. Et le théâtre des Bouffes-Parisiens, Bayreuth pour loustics, exerça sa tyrannie de bastringue, acceptée avec transport.

Plus efficacement encore que l'école dramatique italienne, l'opérette française a su avilir notre goût national. C'est d'elle que la génération de 1860 a hérité cet appétit scandaleux et insatiable de la phrase carrée, du dessin rythmique répété pendant deux cents mesures, de la modulation aux tons voisins et autres lamentables pratiques ! En fredonnant les couplets d'Offenbach, tout un peuple s'est créé involontairement une mentalité musicale étriquée dont la transmission atavique hante encore ce que nos deux grands hommes d'état,

Gambetta et Pierre Veber, ont appelé les « couches » profondes.

C'est l'opérette qui dressa le petit épicier de Montrouge à attendre la cadence parfaite au bout d'une phrase à compartiments, à deviner la tonalité d'une « réponse », à terminer automatiquement une romance amorcée avec une basse roublardise... C'est grâce à ce jettatore d'Offenbach que l'oreille contemporaine s'est lentement faussée au point de ne trouver « mélodiques » que les phrases de quadrilles et de déclarer incompréhensibles tous les rythmes qui ne tournent pas sur eux-mêmes en un cercle éternellement maudit. Un Delmet dépose plus de germes vivaces dans l'âme des classes laborieuses d'aujourd'hui qu'un Saint-Saëns dans celle des mélomanes mondains; donc, rien de surprenant à ce que le formulaire harmonique et mélodique d'un Offenbach assidument enfoncé, jadis, à grand renfort de cuivres, dans tant d'oreilles de bonne volonté, soit parvenu à encaillier toute une nation!...

Voilà pourquoi, cette année, l'Opérette endeuillée pourra fleurir orgueilleusement la tombe paternelle scellée depuis un quart de siècle. Flétrie et fardée, elle redressera son buste de petite vieille ataxique en songeant à sa gloire impudente d'autrefois, à son influence néfaste d'aujourd'hui.

Et lorsqu'un jeune musicien, coupable d'avoir chanté ingénument son rêve tout neuf sans endimancher sa Muse des traditionnels oripeaux, s'enfuira sous les huées d'une foule enragée de misonéisme, la petite vieille jettera au buste d'Offenbach un coup d'œil complice et ricanera silencieusement!...

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

§

Lettre inédite de Hugues Rebell sur Louis Ménard.

— Je publie ici une lettre inédite de Hugues Rebell qui nous donne son opinion sur Louis Ménard. Cette lettre était adressée à M. Edouard Champion qui a bien voulu m'en communiquer le texte. Elle contient des remerciements pour un article de M. Edouard Champion sur la *Saison à Baïa*. Cet article a été publié dans la *Chronique des Livres* du 25 février 1901. C'est ensuite une réponse pour l'*Enquête sur Louis Ménard*, entreprise à ce moment par M. Edouard Champion et réunie depuis en volume (1). Ce fait date la lettre, l'enquête étant de mars 1901. Elle était restée jusqu'ici inédite, puisque Rebell ne la destinait pas au public pour les raisons de convenance qu'il y énonce. Mais la mort est venue, et parce qu'on ne peut plus s'irriter des opinions d'un mort et qu'il serait intéressant de réunir les essais de Hugues Rebell, j'ai jugé bon de donner ce fragment.

LOUIS THOMAS.

(1) *Le Tombeau de Louis Ménard*. Champion, 1901.